

XYZ. La revue de la nouvelle

Georges

Isabelle Blouin-Gagné



Numéro 108, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blouin-Gagné, I. (2011). Georges. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (108), 39–46.

Georges

Isabelle Blouin-Gagné

VUE DE LÀ-HAUT, la lisière d'épinettes et de bouleaux formait un trait d'union qui ne reliait rien à rien. Georges plana quelques instants au-dessus du boisé, faisant onduler, au passage, des ombres sur la chair encore chaude, grosse comme un demi-cerf, qui pendait sous une branche.

L'absurde à l'infini, avait pensé Estelle avant de desserrer les poings.

Dans la blancheur crue de décembre, la pendue détonnait, comme un lièvre surpris par l'hiver avant la mue.

* * *

Il y a un nouveau dans ma classe. Ou plutôt il y aura un nouveau dans ma classe, au retour des vacances de Noël. Vendredi, il est venu faire une petite trempette, et j'ai dû vider la case à côté de la mienne pour qu'il y range ses affaires. « Une journée spéciale pour le premier jour d'école de Philémon », a articulé Mado comme si elle s'adressait à une classe d'attardés, alors qu'elle insérait la cassette de *La guerre des tuques* dans le lecteur VHS. Le nouveau, il souriait comme sur une photo d'école, avec sa chemise et tout le kit, comme on sourit pour faire plaisir à la visite. « Le pauvre », ai-je pensé. Attention à la dégringolade, le decrescendo est inévitable. Quand on habite un trou comme Sainte-Marie-les-Tumultes, mieux vaut garder les deux pieds sur terre si on ne veut pas risquer de tomber plus creux.

Je partage avec le nouveau une rangée de cases au sous-sol de l'école primaire de Sainte-Marie, ainsi qu'une vue panoramique sur le champ de patates qui s'étire à l'infini à 39

droite, à gauche et surtout partout entre les deux, supposons que l'on soit dos au fleuve. Le champ de patates de Sainte-Marie, c'est le joyau patrimonial d'un village qui aime repousser les limites de sa propre renommée jusqu'aux quatre coins du Bas-du-Fleuve ; c'est même écrit, ou quelque chose du genre, sur les pancartes à l'entrée nord du village, l'entrée des touristes.

Si elle m'entendait quand je pense, ma mère dirait qu'à force de faire aller ma langue sale, je vais finir par attirer le mildiou et m'en mordre les doigts lorsqu'il aura décimé les 10 000 tubercules crochus qui rampent sous le 4^e rang. Certainement pas ! Avant de pourrir à mon tour, je m'enfuirai sur une île très loin, l'Irlande, Bora Bora.

Tout est pareil à Sainte-Marie : les pins qui penchent tous du même bord à cause du vent d'ouest, les pelouses jaunes pleines de pissenlits, les enfants morveux, les patates jaunes, les patates blanches, les patates nouvelles. Tout sauf peut-être le magasin général de mon oncle Richard : une maison comme dans un album de Lucky Luke, avec une grande entrée en asphalte et, dedans, un comptoir plein de bonbons, une sorte d'épicerie-dépanneur-quincaillerie qui sert en plus de salon mortuaire au village. Et mon oncle Richard, qui n'est pas vraiment mon oncle mais probablement celui de quelqu'un dans ma famille : un vieux dur d'oreille qui ne pose jamais de questions, ce qui lui vaut toute ma gratitude mais pas, à son immense regret, le paiement des bonbons que j'achète à crédit.

* * *

Ce midi, la mère du nouveau s'est pendue.

De ma cachette, en dessous de la galerie, j'ai vu son père renifler la cour — on devinait bien que ça ne sentait pas bon, mais quoi au juste ? Les traces montaient dans le champ, il a appelé : « Estelle ! Estelle ! » Étonné par l'angoisse de sa propre voix, il a hâté le pas et, arrivé à la lisière, a hurlé
40 « ESTELLE ! » puis « NON ! », et alors qu'il traçait seul le

sentier encore vierge du retour, il gémissait et ça sonnait comme « nonnonnonnonnonnonnon ».

Je suis allée aux nouvelles. Il suffit pour cela de se pencher au-dessus du congélateur au magasin de mon oncle, de sembler hésiter entre un Mister Freeze bleu et un sandwich à la crème glacée, puis d'attendre. Après quinze minutes, je suis ressortie le ventre congelé et le cœur piétiné par la rumeur qui s'était engouffrée dans le magasin général. C'est un beau village pour se jeter au bout d'une corde, je ne dis pas le contraire, surtout qu'on n'y manque ni d'occasions ni de matières premières. Mais à quoi bon continuer de tirer les ficelles si même les mères ne pensent qu'à se les nouer autour du cou ?

La mienne est relationniste. Son travail consiste à en dire le moins possible avec le plus de mots possible. Ça demande un entraînement de gymnaste olympique, à l'en croire, et de retour à la maison, elle a besoin d'une nuit de marathonien pour s'en remettre. C'est prouvé scientifiquement, à ce qu'il paraît : passé un certain nombre de mots, un certain nombre de gens oublient certaines prémisses et s'en retournent satisfaits sarcler leurs plates-bandes ou poursuivre leur régime. Les éoliennes polluent le paysage, monsieur le citoyen ? Imaginez-les plutôt comme des moulins à vent célestes, etc. Vous craignez une leucémie à cause des pylônes qui poussent dans votre cour arrière ? Ces troncs, madame, nous enracinent dans la modernité tout en s'ancrant dans la terre que nos ancêtres bâtisseurs ont labourée, etc. Des journées complètes de *et cetera*, de flou artistique et de haute voltige, entrecoupés d'acrobaties buccales, ça épuise. Quand elle rentre du travail, ma mère a la langue tellement étourdie d'avoir tant tourné qu'elle la range comme un dentier pour la nuit, ce qui, en général, survient au moment même où sa voiture croise la pancarte *Bienvenue à Sainte-Marie*.

Elle est peut-être folle sur les bords, ma mère, mais elle n'est pas conne. Elle sait bien que si je passe tout mon temps dehors, ce n'est pas pour faire l'apprentissage de la vie ou pour mener ma vie d'enfant, comme le croit mon père. Si ça se trouve, il m'imagine courant après une crotte de chien

congelée en brandissant mon bâton de crosse, ou bien me construisant une cabane avec la marmaille consanguine du village. Tout aspiré qu'il est par ses recherches sur le patrimoine architectural et historique du village, il ne pouvait espérer mieux de la vie que ce qu'elle lui a déjà donné : une épouse muette et une fille invisible. Entre ses monologues sur le bon vieux temps et le silence de ma mère, il ne reste plus une seule particule d'air dans cette maison qui ne soit pas déjà saturée de mots. Et ce sont ceux qu'on ne dit pas qui pèsent le plus lourd. On passerait ses temps libres dehors pour moins que ça.

* * *

Philémon, ce n'est pas un nom qu'on donnerait par ici. Les premiers jours, je le regardais fixer la voiture de son père jusqu'à ce qu'elle disparaisse, ce qui ne prend jamais bien longtemps parce que, passé le magasin général, il y a une petite côte qui engloutit les autos et qui ne les recrache que le soir venu.

Le lendemain de Noël, je suis sortie de ma cachette et nous avons marché jusqu'à la lisière sans parler. Même si la neige avait recouvert les pas de sa mère, Philémon a suivi sa trace sans mal, comme instinctivement. Il avait dû faire le trajet mentalement maintes et maintes fois depuis trois jours, et je présume qu'il se contentait souvent d'un aller.

Il portait encore son kit du salon funéraire. Je me disais en marchant : « Une chance que je suis habituée aux morts. » Pour me calmer, je pensais à tous les corps auprès desquels j'ai veillé dans le salon chez mon oncle. Il y a deux ans, il y avait même un cercueil (fermé) dans le coin pendant qu'on déballait les cadeaux. Mais une pendue, ce n'est pas pareil. Je n'arrive pas à l'imaginer à l'horizontal comme les autres morts. Une morte verticale, c'est comme si elle n'était jamais à sa place, ni chez les vivants ni chez les morts, comme si on ne pouvait la ranger nulle part, ni dans un cercueil ni dans le fond de la mémoire, en dessous de la pile de débris et de souvenirs sans

La corde était encore là. Je savais que ça me ferait peur, mais j'y suis allée quand même. Avec les traces de pas qui vont et qui viennent et la corde qui n'a pas été coupée au complet, tout ici rappelle que, l'espace d'un après-midi, sa mère s'est balancée dans le vide. Pourtant, même si tout transpire la mort, la forêt est moins effrayante une fois dedans. Ici, au moins, on voit bien qu'elle n'y pend plus.

Au début, nous ne savions pas trop comment nous tenir, alors Philémon s'est mis à parler debout, comme le prêtre aux funérailles, et moi je me suis assise, puis relevée quand j'ai eu les fesses engourdies, comme une bonne paroissienne. Il a raconté que, là-bas, le moulin à bois a fermé, que pour la première fois son père n'a pas réussi à avoir ses « timbres ». Il a dit aussi que depuis leur arrivée ici sa mère gardait les stores de bambou baissés sur les ouvertures au nord et passait des après-midi complets à fixer le champ, le dos tourné aux regrets qu'elle avait laissés de l'autre côté du fleuve. Puis il n'a plus rien dit et la marche jusque chez lui a été triste à mourir. Moi, je pense tout le temps qu'au milieu du vide qu'elle contemplait, il y avait cette lisière de forêt de rien du tout, oubliée là par des colons pas très consciencieux. Peut-être qu'elle ne voyait que ça partout, des arbres où se pendre.

* * *

Depuis que sa mère s'est pendue, c'est comme s'il y avait un bout d'aimant dans le bois et un autre dans ma tête. On dirait que Sainte-Marie a été construit exprès autour du maudit bouleau et non pas le long des champs de patates, ou était-ce autour de l'église, je ne sais plus. Peu importe où je suis, j'imagine ses jambes très droites, ses bras restés ballants le long de son corps, et quand je ferme les yeux, même le vide dans ma tête se remplit des taches de rousseur de Philémon.

Il semble toujours chercher quelque chose du regard : il fouille le village, la cime des arbres, l'infini du champ, et il recommence jusqu'à ce que son père apparaisse dans l'entrée de gravier, l'air d'un fantôme qui n'a d'autre choix que d'aller 43

se ravitailler chez les vivants. Moi, ce n'est pas pareil, ce n'est pas ma mère qui s'est pendue, et quand je fixe le ciel, il m'arrive de ne penser à rien de précis. C'est comme ça que, sans même chercher, j'ai trouvé Georges.

Un vautour, j'ai pensé. Puis : niaiseuse ! Une corneille, sûrement. Ça plane aussi longtemps que ça, une corneille ? Pourtant non : il y avait de la mise en scène derrière tout ça, dans ces allers-retours dont la trajectoire changeait peu.

Curieux, et puis avec les fesses un peu gelées aussi, nous sommes remontés à l'homme en suivant la trajectoire de l'oiseau. Philémon a dit : « C'est comme si on suivait la corde invisible d'un cerf-volant. » Ça nous a fait rire, et nous avons couru comme si c'est nous qui étions au bout, fouettés, purifiés par le vent qui nous happait, hésitant entre nous engloutir et nous recracher.

Il se tenait immobile au milieu du champ, droit malgré le nordet, retenant son oiseau par un fil imaginaire. Tant qu'il serait là, l'oiseau n'avait rien à craindre. J'ai eu envie soudain que quelqu'un me retienne, moi aussi, avec une ficelle invisible tellement le ciel est épouvantable parfois. Mais à quoi bon si au bout du compte c'est pour se pendre avec ?

Une buse de Harris, a-t-il expliqué à contrecœur. Ensuite, il l'a présenté, Georges, il s'est présenté, Claude, et nous avons fait pareil, Philémon, Maude, et comme souvent quand je suis nerveuse je dis n'importe quoi, j'ai pointé la forêt d'où nous sortions à peine : Estelle, la mère de Philémon. Il ne s'attendait pas à nous trouver là, et encore moins à être présenté à une pendue par des enfants blêmes arrivant de nulle part.

— Vous n'êtes pas à la patinoire, les enfants ?

Avec son gant de cuir épais, Claude a lissé le plumage brun, m'a montré les épaulettes rousses, le bout de queue et le croupion tout blancs.

— Je l'entraîne au vol du poing. Taisez-vous donc et rendez-vous utiles au lieu de me tourner autour, on va essayer de faire lever un lièvre ou une perdrix !

À coup de petites phrases éparées — je dois contrôler son poids au gramme près. S'il est trop maigre, il meurt, s'il est

trop gras, il n'a plus envie de chasser — nous avons délaissé sans le réaliser la lisière d'arbres.

Je ne devine pas encore à quel prix, mais je sais que j'apprivoiserai Georges.

* * *

Même sous son grand parka rouge, Claude a l'air maigre comme un piquet et il porte toujours des lunettes fumées qui lui descendent presque jusqu'en haut de la barbe, dans laquelle il trimballe toujours des petits cristaux de glace. Quand il parle, j'ouvre comme un petit tiroir pour y glisser ses mots et je retourne fouiller dedans dès que je le peux.

Et les vacances coulent, plouc, plouc, comme dans un entonnoir. Demain, Mado va nous demander d'écrire une composition sur « Mes vacances de Noël ».

Cet après-midi, j'ai enfin pu tenir Georges qui, aussitôt débarrassé de son chaperon, s'est élancé pour revenir après quelques minutes avec un geai au crâne picoré. Bon oiseau, bon oiseau, j'avais envie de le flatter, mais au lieu de cela je lui ai tendu un morceau de viande gluante. Claude a souri, un sourire triste comme le monde.

— Allez, bientôt tu n'auras plus besoin de moi.

* * *

Philémon n'a pas repris l'école. À force de tant la regarder, la côte a fini par l'avaloir lui aussi, cette fois-ci pour de bon. Après quelques jours, on a remis les ballons dans la case vide à côté de la mienne et c'est comme si Philémon n'avait jamais existé.

Tantôt, en descendant de l'autobus, j'ai vu Georges qui planait au-dessus du boisé. Il devait avoir flairé quelque chose, c'est plus difficile avec toute cette neige. Il était encore là après ma collation et ma table de multiplication.

* * *

En marchant vers la lisière, le bout des ciseaux que j'ai cachés dans ma mitaine gauche me gèle le bout des doigts, et je me surprends à espérer que la neige fonde, même si dessous il n'y a rien de mieux que des patates.

Je sais que je vais d'abord trouver le gant de cuir que Claude m'a laissé, puis le sac et quelques mulots morts, le kit de départ qu'il m'aura légué. Je lèverai alors les yeux, le temps de lui dire ma façon de penser. Je m'assurerai de couper la corde au complet. Les pendus, j'ai un peu l'habitude maintenant, mais où vais-je pouvoir cacher Georges ?